



Muchachas



Synopsis

Née au Mexique, Juliana Fanjul y retourne des années après, à la mort de sa grand-mère. Elle y croise à nouveau Remedios, Dolores et Lupita, employées dévouées de sa famille depuis toujours mais dont, pourtant, personne ne semble remarquer la présence. La réalisatrice prend alors conscience plus clairement de la relation injuste qui existe entre les employeurs et les employés de maison. Elle décide de rendre compte de cette situation et essaie de décrire ce fragile équilibre social en se demandant à elle-même : « Dans quelle mesure, ai-je aussi été responsable de l'invisibilité de ces femmes, qui ont toujours été autour de moi ? ».

Réalisatrice

Juliana Fanjul



Née au Mexique, Juliana Fanjul est une réalisatrice indépendante qui travaille entre son pays natal, Cuba et la Suisse. Diplômée de l'École internationale du Film et de la Télévision de Cuba, Juliana Fanjul a produit plusieurs documentaires courts avant de s'essayer à un plus long format avec *Muchachas*, dont la première internationale a eu lieu lors du prestigieux festival suisse *Visions du Réel*.

NOTE D'INTENTION

« Je me suis rendue compte que j'avais à la maison une situation très intéressante. Une relation très complexe et très particulière se tisse entre employés domestiques et employeurs. Il s'agit d'un côté d'une sorte de famille parce qu'il existe de l'affection et de la complicité entre nous, et surtout beaucoup de temps passé ensemble. En revanche quand on voit la quantité de tâches que ces femmes doivent accomplir, leurs horaires, leurs conditions de travail, on découvre une réalité moins reluisante. Ces contradictions me sont tout d'un coup apparues comme très intéressantes pour mon premier long métrage. » *extrait d'interview*

Liens avec les programmes scolaires

Histoire:

Thèmes :

- Les héritages de la colonisation en Amérique Latine
- Les migrations économiques

Sciences économiques et sociales :

Thèmes :

- L'économie informelle et le travail non déclaré
- Le droit du travail et le statut du salarié
- La division genrée des secteurs professionnels dans l'analyse des CSP

Philosophie (Terminale):

Thèmes :

- Le sujet, la perception d'autrui
- Le travail et la technique / La société et les échanges

Espagnol:

Thèmes :

- Découverte des différences linguistiques de l'Espagnol parlé en Amérique latine
- La culture et la société mexicaine

Education Civique Juridique et Sociale

- Les inégalités hommes/femmes dans le monde du travail
- Respect du salarié / Connaître ses droits et le Code du travail

Définitions :

Travail domestique/ Domesticité:

“Malgré le caractère hétérogène des tâches exécutées, tous les travailleurs domestiques ont une caractéristique commune: **ils travaillent pour le compte d’un ménage privé.**(...) Le travail domestique signifie donc tout type de travail exécuté dans un ménage ou pour le compte de celui-ci, et un **travailleur domestique est toute personne exécutant un travail domestique dans le cadre d’une relation de travail.**”

Bureau International du Travail (BIT)

Langue Nahuatl:

Le nahuatl est **une macro-langue** (soit une langue qui existe sous plusieurs formes) **de la famille uto-aztèque**. Les différentes variétés de nahuatl sont parlées dans plusieurs pays d'Amérique du Nord et d'Amérique centrale, principalement dans certains États du centre et du sud du Mexique (comme le Puebla). On compte actuellement plus de 1,5 million de personnes parlant le nahuatl, dont la majorité sont des **Nahuas mexicains**. Elle est la **langue indigène la plus parlée au Mexique**.

Economie informelle:

L'économie informelle désigne l'ensemble des **activités productrices de biens et services qui échappent au regard ou à la régulation de l'État**, c'est-à-dire qui ne sont pas couvertes, au regard de la législation ou de la pratique, par des dispositions formelles. Le **travail non déclaré** rentre dans le cadre de l'économie informelle.

Le travail domestique en chiffres

- Aujourd'hui, l'employée domestique mexicaine typique est une femme, urbaine, issue des classes basses, qui entre en compétition avec la femme rurale. Elle est souvent mariée (52,3%), avec des enfants (77,9%), parfois âgée.
- Selon une enquête de 1994, 90 % des employées interrogées ne désire pas que leur fils ou fille soit employé de maison.
- En 1990, les femmes représentaient 96,3% des employés de maison à Mexico.
- Dans les années 90, au sein du district de Mexico, 55,69% des employés de maison avaient atteint le niveau primaire, 30,37% le niveau secondaire et 5,06 seulement le niveau baccalauréat.
- La grande majorité des employés de maison mexicaines vivent chez leur patron (*de planta*).
- En 2010, en Amérique Latine, les travailleurs domestiques représentaient 11.9% des salariés. C'est plus que dans aucune autre région du monde.
- 50,5% des Mexicains déclarent avoir travaillé avant leur 18 ans.

Pour aller plus loin

De l'injustice du travail domestique au Mexique- Interview de Juliana Fanjul réalisée par Christophe Koessler

FESTIVAL FILMAR Toujours aussi proluxe, le Festival du film latino-américain de suisse romande traite de nombreuses thématiques sociales. Dont celle de l'économie domestique. Interview.

Juliana Fanjul fait partie de la vingtaine de cinéastes latino-américains invités par le festival Filmar en Amérique latina qui se tient jusqu'au 29 novembre en Suisse romande¹. La Mexicaine, qui a fait ses classes de réalisatrice entre Cuba, Genève et Lausanne, présente son premier long métrage «Muchachas». Un documentaire intimiste, premier du genre au Mexique, sur le délicat rapport aux employés de maison dans ce pays. Interview.

Qu'est-ce qui vous a amené à choisir votre propre foyer comme lieu de votre film ?

Je me suis rendu compte que j'avais à la maison une situation très intéressante. Une relation très complexe et très particulière se tisse entre employés domestiques et employeurs. Il s'agit d'un côté d'une sorte de famille parce qu'il existe de l'affection et de la complicité entre nous, et surtout beaucoup de temps passé ensemble. En revanche quand on voit la quantité de tâches que ces femmes doivent accomplir, leurs horaires, leurs conditions de travail, on découvre une réalité moins reluisante. Ces contradictions me sont tout d'un coup apparues comme très intéressantes pour mon premier long métrage.

Y avez-vous vu une forme d'injustice ?

Absolument. Une injustice que je n'avais pas perçue quand je vivais au pays. C'est l'éloignement qui m'a ouvert les yeux. Et certainement les trois années passées à Cuba. Je suis issue d'une famille plutôt bourgeoise et la réalité à Cuba est complètement différente. La révolution a fait que ces rapports de classe n'existent plus et là bas je pouvais sentir qu'on était tous pareil. Personne ne faisait ce genre de travail. J'ai aussi pris conscience

qu'au Mexique, les employés domestiques sont d'origine indigène. Les blancs n'occupent pas ces postes. Beaucoup de latino-américains ne le remarquent même pas car cela fait partie du quotidien et c'est ainsi que nous avons été élevés. C'est encore aujourd'hui les conséquences directes de la conquête de l'Amérique du Sud par les Espagnols. Nous continuons à le vivre 500 ans après.

Que voit-on dans ce film ?

Trois femmes travaillent dans des maisons aisées et une conversation s'installe avec moi derrière la caméra. Je me demande pourquoi je ne connais pas ces femmes qui m'ont élevé et qui connaissent tous nos secrets depuis une vingtaine d'années. Pourquoi ne suis-je jamais allée chez elles? C'est tellement dommage de ne pas les connaître d'avantage ! Dans le commentaire en voix off, je me demande pourquoi je n'ai même pas une photo avec ma nounou, la femme qui me gardait quand j'étais enfant, alors qu'elle a vécu 18 ans avec nous?

Elles s'ouvrent petit à petit à moi et au fil du récit transparait la honte de la part de ma classe sociale. Malgré la tendresse que j'ai pour elles, et le rapport assez maternel qu'elles entretiennent avec moi, ce sont des femmes qui ont donné toute leur vie pour notre confort. Elles finissent par tout faire... en filmant j'ai découvert qu'elles n'ont pas même une minute de pause pour s'asseoir, elles prennent parfois leur repas de midi à 17h, leur travail est très physique. Et puis lorsqu'elles rentrent chez elles le soir, quand c'est le cas, leur journée de travail est loin d'être terminée.

Votre famille semble plutôt humaniste dans la manière de les traiter. Dans d'autres foyers, beaucoup subissent des violences graves...

Oui, avant de me concentrer sur trois des employées j'ai eu des entretiens avec une trentaine d'entre elles. J'ai découvert des histoires très différentes. Des relations parfois correctes, parfois abjectes. Des cas de viols, de violences verbales et physiques, d'accusations mensongères de vols, etc. En revanche: il y a toujours une constante: une relation de classe dans laquelle elles sont souvent méprisées. A commencer par le terme «muchacha» (jeune fille) avec lequel elles sont désignées. Or, certaines d'entre elles ont 70 ans! Leur nom et leur vie disparaît derrière leur fonction. Même chez les membres de ma famille, où la relation est plutôt «bonne», on voit comme l'une se fait réprimander sèchement et on assiste à des silences pesants. Le rapport reste celui de la domination.

Votre démarche est originale... Prendre sa situation personnelle pour faire un film social, c'est rare.

Oui, parfois on me critique pour cela. Certains trouvent que les protagonistes du film n'avaient pas le véritable choix de refuser de participer au film car elles sont employées par ma famille. Il est inutile que je réponde à ça, ce n'est que le film qui peut le faire. En tout cas je pense qu'on les sous-estime lorsqu'on se dit qu'elles n'ont pas eu la possibilité de dire non. Et qui allait faire ce film? C'est le rapport personnel, maternel et complice que ces femmes et moi entretenons qui font toute l'originalité et la force de ce documentaire.

Dans le film, on voit cette domestique qui lave consciencieusement le petit chien de la famille dans la baignoire, et vous lui demandez si elle-même a une baignoire chez elle...

Elle répond qu'elle n'en a pas et ne prend elle-même pas de bains. Pour moi l'inégalité est de plus en plus choquante. Au long du film je pose des questions qui paraissent naïves, mais qui sont réfléchies ainsi pour évoquer le fossé socio-économique sur lequel est construite notre relation.

Dans quel état émotionnel vous êtes-vous trouvée ?

Au début, je me mettais à distance de leurs employeurs car ce n'est pas moi qui paie ces femmes. Mais au fil du temps je me suis rendu compte que moi-même j'étais responsable, même si j'y suis née et que j'ai été élevée comme cela. J'ai pris conscience de l'héritage que je porte en tant que blanche.

Est-ce que cela vous amène toutefois à un questionnement politique ?

En montrant ce film à La Havane à mes amis Cubains, ils m'ont tout de suite dit: c'est une conséquence directe du capitalisme. Je ne l'avais pas vu comme ça avant. Mon but est d'éclairer avant tout et d'essayer de provoquer une discussion. Je ne pars pas avec un drapeau en disant « on va changer le monde, il faut donner les armes à ces femmes pour qu'elles revendiquent ». Ce n'est pas mon rôle. Mais la critique portée par le film est très claire. Malheureusement on est très loin d'avoir la possibilité d'avoir une révolution sociale au Mexique actuellement et de moins en moins. Le pays est complètement pris en otage par un narco-gouvernement et les classes sociales les moins privilégiés en sont souvent les principales victimes.

La loi protège-t-elle les employés du secteur domestique au Mexique ?

Aucune en particulier si ce n'est loi générale sur le travail. Le Mexique n'a toujours pas ratifié la Convention de l'Organisation internationale du travail (OIT) sur les travailleuses et travailleurs domestiques, qui date de 2011. Il n'y a aucune obligation pour les patrons d'intégrer leurs employés dans le système de protection sociale. Les licenciements peuvent se faire du jour au lendemain. De plus face aux nombreux abus dont ils sont les victimes, les domestiques ont rarement les moyens de se payer un avocat pour se faire entendre devant la Justice, d'autant que les juges sont facilement corrompus.

Les syndicats n'ont-ils aucun poids ?

Ces dernières années, de plus en plus de petits syndicats avec à leur tête des employés domestiques sont apparus. Il est intéressant de noter que des associations de femmes aisées, des employeurs, ont aussi été créées pour faire évoluer le secteur positivement. Leur collaboration est intéressante. Il faut que le changement vienne des deux côtés car beaucoup de femmes de ménage n'osent pas se défendre et ont tissé une relation très personnelle avec leurs patrons au fil des années. Elles préfèrent souvent rester non déclarées car le système est compliqué et elles sont souvent mieux payées à court terme que si elles cotisent. Certains bénéficient d'avantages au bon gré de leur employeur. Tous les employés ne se trouvent pas dans la même situation, et donc, cela leur est très difficile de s'organiser.

Y a-t-il eu une évolution durant ces vingt dernières années ?

Si aucune amélioration légale n'a été apportée pour l'instant, les générations changent. Il est très rare que les enfants des employées domestiques fassent ce genre de travail. Souvent, ils peuvent faire des études universitaires, comme c'est le cas des fils et filles de trois protagonistes de mon film. Du côté des employeurs aussi il y a du changement. Il est moins fréquent que les employés de maison logent à domicile. Les tâches se limitent de plus en plus à faire le ménage et la lessive. Ces femmes sont de moins en moins corvéables à merci comme par le passé. Elles n'en restent pourtant pas moins invisibles.

La situation de violence liée au trafic de drogue que vit le Mexique ne facilite pas les améliorations. Comment qualifieriez-vous la situation que traverse le pays ?

Il s'agit d'une des plus graves crises en matière de droits humains de l'histoire du pays. Le massacre de 43 étudiants l'année passée à Iguala reste toujours entièrement impuni. Huit journalistes ont été assassinés en 2015.

300 journalistes ont été victimes d'attaques cette même année. Le plus grand capo de la drogue s'est échappé pour la seconde fois d'une prison de haute sécurité. Le gouvernement et les narcotrafiquants sont aujourd'hui intimement liés. On ne peut pas parler de démocratie au Mexique. C'est un Etat totalitaire. Les cartels ont pris la population civile en otage. La guerre contre les cartels, déclarée par l'ancien président Calderon et continuée par l'actuel président Peña, a déclenché cette situation : 120 000 morts, 30 000 disparus. On ne pourra sortir de l'impasse tant que l'on n'aura pas légalisé les drogues, tant aux Etats-Unis qu'au Mexique. Notre Parlement discute actuellement de légaliser le cannabis. Cela pourrait être un premier pas. Mais j'ai du mal à imaginer qu'on le fasse avant les Etats Unis.

Quels sont vos nouveaux projets ?

Je travaille actuellement à un documentaire sur Carmen Aristegui, qui est pour moi la plus grande journaliste d'investigation du pays. Elle a récemment été virée de son émission de radio, qu'elle animait depuis 6 ans, alors que son audience était estimée à 18 millions de personnes. La raison officielle de son licenciement est un abus de confiance. Mais en réalité c'est parce que c'est elle qui a enquêté sur les scandales qui touchent le président actuellement: il s'est acheté une maison à 8 millions de dollars construite par l'un des principaux prestataires de l'Etat. La journaliste a aussi découvert un réseau de prostitution au sein du PRI, le parti au pouvoir; Et elle a été la première à inviter les victimes rescapées du massacre d'Iguala et de leurs familles à venir témoigner à l'antenne. C'est une voix courageuse qu'on essaye de réduire au silence.

PROPOS RECUEILLIS PAR CHRISTOPHE KOESSLER

De la campagne à la ville: les employées domestiques à Mexico

Nathalie Ludec

Extraits

« Les employées domestiques dans les grandes villes constituent un groupe spécifique au sein des migrations internes féminines au Mexique. Le travail domestique reste sans aucun doute un secteur important pour l'insertion des femmes migrantes sur le marché du travail, qui évolue en fonction du développement du pays et de la capitale. Deux autres secteurs tournés vers l'exportation accueillent en effet aujourd'hui et de façon prioritaire la main-d'œuvre féminine migrante: l'industrie de transformation et l'agroindustrie. Pour des raisons économiques, les jeunes Indiennes, des paysannes, émigrent vers la ville, des états pauvres du pays (Oaxaca, Morelos) vers la capitale, le District Fédéral (DF), avec comme seule formation, leur rôle traditionnel au sein de leur foyer d'origine, qui tourne autour des tâches ménagères.

Cette migration amène des changements divers dans la vie de ces femmes qui doivent s'adapter: sur le plan économique, leur activité est rémunérée; le contexte social de résidence et familial est bouleversé, en passant du milieu rural au milieu urbain et du domicile des parents à celui des patrons, elles font alors partie de nouveaux réseaux sociaux. Cette situation de rupture et de mobilité caractérise donc cette migration féminine qui subit ou construit de nouvelles interactions avec le groupe dominant, urbain. L'opposition ville-campagne se matérialise selon deux pôles, deux cadres de vie étrangers l'un à l'autre. Cette relation réciproque d'étrangeté fixe une hiérarchie entre l'employée et sa patronne, vécue de manière harmonieuse ou conflictuelle selon les besoins, les attentes et la mentalité de celle qui a le pouvoir.

En effet les fonctions attribuées et les tâches exigées à l'employée déterminent différents types de comportement chez les maîtresses de maison, que l'on peut caractériser selon une triple approche définie à partir d'interviews de "bonnes patronnes", d'observations sur le terrain et de sources journalistiques et littéraires, et qui couvre trois attitudes: la reconnaissance, la charité et la négation. Dans le premier cas, la maîtresse de maison prévoit un temps d'adaptation, d'apprentissage nécessaire pour accueillir "l'autre" dans sa maison, nouveau milieu de vie pour la jeune femme, afin que celle-ci réponde au mieux à ses exigences et s'offre aussi

les moyens de sa propre autonomie. Dans le deuxième cas, la famille d'accueil, catholique pratiquante, fait preuve de charité chrétienne. Cet altruisme, louable, à l'encontre des jeunes employées va de pair avec une dépendance fondée sur la notion de la famille. Dans le troisième cas, la brutalité immédiate des exigences fixées par la patronne amène à une exploitation violente de la domestique, niée comme être humain et corvéable à merci. En fait, le sort des employées qui habitent sous le même toit que leurs patronnes, dépend du bon vouloir de ces dernières, peu contraintes par une législation insuffisante concernant le travail domestique.

Les relations de type maître-serviteur évoluent très lentement vers un autre schéma relationnel qui serait construit autour d'un véritable contrat de travail qui définit les obligations respectives de la salariée et de son employeuse. D'une part, de plus en plus de femmes veulent travailler à la journée (de entrada por salida), comme femme de ménage, et d'autre part le profil de l'employée change. Les mères de famille des classes populaires urbaines côtoient à présent les jeunes Indiennes dans ce secteur d'activités. Du côté des patronnes surgissent des réticences, que l'on comprend aisément, face à une réglementation du travail domestique.

Aborder le thème du travail domestique revient à rendre visible et à reconnaître à la fois un secteur précis de la population féminine mexicaine migrante, que sont ces jeunes femmes d'origine rurale et indienne qui arrivent dans le DF, discrètes et souvent ignorantes. C'est aussi rendre compte, sur le plan légal, de l'insuffisance de l'organisation de ce type de travail dont la visibilité et la reconnaissance restent encore partielles. Par ailleurs, c'est aussi essayer de cerner des processus d'intégration et d'exclusion, respectivement dans la communauté de destination, urbaine, et par rapport à la communauté d'origine, rurale. Enfin l'organisation du travail domestique salarié au Mexique est une manière de mesurer le degré de démocratie d'une société qui veut ressembler, surtout pour les classes privilégiées, au " premier monde " mais sans vouloir en payer le prix. »

Le visage indien de la domesticité: Domesticité à demeure et ethnicité à Monterrey, Mexique

Séverine Durin

Extraits

« L'objectif de cet article est d'analyser, à partir du cas de Monterrey, la troisième plus grande métropole du Mexique, l'importance de l'ethnicité dans la domesticité à demeure. Les Indiens, et surtout les jeunes indiennes, sont plus particulièrement nombreux à travailler dans ce secteur, de telle sorte que l'emploi domestique est la principale niche d'emploi des indiennes à Monterrey. En 2000, les statistiques officielles révélaient que près de 80 % des indiennes recensées dans l'aire métropolitaine de Monterrey étaient employées comme domestiques, et beaucoup d'entre elles travaillaient à demeure (Durin, 2009). La domesticité à demeure est une niche ethnique.

Le problème que soulève cet article est de comprendre la relation entre domesticité à demeure et ethnicité, c'est-à-dire comment les différences socioculturelles entre groupes ethniques organisent le marché du travail et les relations entre patrons et employés. (...)

Au Mexique, les Indiens occupent une position subordonnée qui se reflète sur le marché du travail et qui puise ses racines dans l'histoire coloniale. Au XV^e siècle, les serviteurs des Espagnols étaient indiens, puis furent remplacés par des esclaves noirs, issus du commerce triangulaire, à la suite de la Controverse de Valladolid et de la chute démographique des populations indiennes (Kuznesof, 1993, p. 28). Dans la ville de Mexico, au XVII^e siècle et au XVIII^e siècle, les cuisinières et nourrices étaient des femmes d'origine africaine (Velázquez, 2006). Vers 1750, les Indiens étaient majoritaires dans la Nouvelle Espagne, alors que les Espagnols et les Créoles possédaient la majeure partie des richesses et contrôlaient la vie politique, quant aux Métis, Mulâtres, Noirs et autres groupes métissés, ceux-ci formaient un groupe hétérogène (idem, p. 369). À la veille de l'Indépendance, surgirent de nouveaux discours sur la race et la nation qui exaltèrent la double filiation espagnole et indienne, et jetèrent les populations noires dans l'oubli (ibid., p. 377). Avec la Révolution, l'identité nationale mexicaine se construisit sur la base de cette filiation tant indienne qu'espagnole, et le Métis fut érigé en figure de la citoyenneté. Aujourd'hui, les Indiens représentent environ 10 % de la population du pays et les représentations les concernant sont négatives (CDI, 2006) ; sauf exception, ils appartiennent aux secteurs les plus pauvres de la société. Leur surreprésentation dans la domesticité à demeure est la preuve de leur subordination. La domesticité, au Mexique, a un visage indien.

(...) On analysera dans quelle mesure les employeurs ont recours à l'origine régionale et ethnique pour évaluer a priori les capacités du personnel domestique et hiérarchiser leurs différentes aptitudes au travail. Nous montrerons que les représentations inhérentes à cet exercice de classification contribuent à l'ethnisation des réseaux et, au bout du compte, à la réaffirmation des frontières entre le personnel domestique et ceux qu'ils servent, entre Indiens et Créoles, couple fondateur de l'identité nationale mexicaine (Bartolomé, 2004). »